

Rapport présenté au nom de la Commission des prix

Michel Fartzoff

Citer ce document / Cite this document :

Fartzoff Michel. Rapport présenté au nom de la Commission des prix. In: Revue des Études Grecques, tome 129, fascicule 2, Juillet-décembre 2016. pp. 27-36;

[https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2016_num_129_2_8412;](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2016_num_129_2_8412)

Fichier pdf généré le 11/03/2024

RAPPORT PRÉSENTÉ AU NOM DE LA COMMISSION DES PRIX

PAR

MICHEL FARTZOFF, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, CHÈRES COLLÈGUES, CHERS COLLÈGUES,

« La Voie Lactée est la voie par laquelle les âmes cheminent à travers l'Hadès qui est dans le ciel » dit Héraclide cité par Philopon. Sans doute ne saurait-il être question ici de considérations théologiques, mais notre comité des prix, telle la Voie Lactée, a ménagé un itinéraire par lequel, non pas les âmes, mais les esprits obtiennent un chemin vers l'empyrée des prix décernés par notre Association. Notre palmarès, brillant lui aussi de la qualité des ouvrages qu'il récompense, commence en effet par un livre consacré à l'Hadès céleste, pour s'achever sur les fragments d'un poème astrologique d'Anoubion, semblant ainsi embrasser une production scientifique variée dans un cercle de bon augure.

Notre palmarès cette année est en effet le suivant :

– Prix de l'Association (dédoublé) : Adrian MIHAI, *L'Hadès céleste. Histoire du purgatoire dans l'Antiquité*, Paris, Classiques Garnier, Kaïnon, 2015. – Isabelle PERNIN, *Les baux ruraux en Grèce ancienne. Corpus épigraphique et étude*, Lyon, 2014 (Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 66).

– Prix Zographos : *L'Anonyme de Londres. Un papyrus médical grec du 1^{er} siècle après J.-C.*, texte établi et traduit par M. Antonio RICCIARDETTO, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2016.

– Prix Reinach : Elsa BOUCHARD, *Du Lycée au Musée. Théorie poétique et critique littéraire à l'époque hellénistique*, Paris, PUPS, 2016.

– Prix Zappas : Gweltaz GUYOMARC'H, *L'unité de la métaphysique selon Alexandre d'Aphrodise*, Paris, Vrin, « Textes et traditions », 2016.

– Prix Delepierre : Albana MÉTA, *Le monnayage en argent de Dyrrachion, 375-60/55 av. J.-C.*, École française d'Athènes, Recherches archéologiques franco-albanaises, 2015.

– Prix Desrousseaux : Adrian ROBU, *Mégare et les établissements mégariens de Sicile, de la Propontide et du Pont-Euxin. Histoire et institutions*, Berne, Peter Lang, 2014.

– Prix Raymond Weil : Anoubion, *Poème astrologique. Témoignages et fragments*, texte établi, traduit et annoté par M. Paul SCHUBERT, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2015.

L'ouvrage d'Adrian Mihai, *L'Hadès céleste. Histoire du purgatoire dans l'Antiquité* est issu d'une excellente thèse soutenue en 2013 à l'École Pratique des Hautes Études, et dirigée par Philippe Hoffmann et Pierre Bonnechere. Il s'agit d'un ample travail qui a été suscité par « deux intuitions », comme le dit l'auteur dans sa préface : l'importance de l'eschatologie

en tant que telle dans la religion et la philosophie antiques, où elle met en jeu des connaissances et des croyances qui relèvent tout à la fois de la religion, de la philosophie et de la cosmogonie ; mais aussi, en second lieu, l'idée que l'Hadès céleste – pour reprendre une expression employée par Héraclide du Pont (iv^e siècle, *ap.* Philopon *In Meteor.* I, 8, p. 117.31-32 vi^e ap. J.-C.) – était conçu comme un lieu de purgatoire, qui n'avait pas encore fait l'objet d'une étude systématique et approfondie. Ce faisant, A. Mihai ne livre pas seulement une étude très riche et sérieuse ; il remet en cause l'idée admise comme un *topos* dans l'historiographie depuis plus de trente ans, selon laquelle il n'y a pas, avant le Purgatoire chrétien étudié par J. Le Goff (*La naissance du Purgatoire*, Paris, Gallimard, 1981), de doctrine du purgatoire comme lieu intermédiaire, même si les Grecs connaissaient la nécessité de purification des âmes. L'étude souligne en outre que le purgatoire antique ne relève pas de l'imaginaire, comme le considèrent les études récentes, mais que sa conception était en accord avec les conceptions cosmologiques de l'univers physique : la physique, selon l'expression même de l'auteur, fait ainsi « partie du discours théologique et eschatologique » ; elle constitue « son point de départ et son sort final ». Le livre associe donc histoire des croyances religieuses, histoire de la philosophie, et histoire de la cosmologie en Grèce ancienne. La méthode pratiquée part des textes qui nous restent, et s'efforce d'en dégager la doctrine qu'ils expriment, mais elle tient également compte, en raison du caractère fragmentaire de plusieurs de ces textes, du contexte de citation, en sorte que le livre est aussi, sur ce sujet, une histoire des interprétations antiques, qui présente les interprétations auxquels ces textes ont donné lieu tout au long de l'Antiquité. L'Hadès ouranien est donc « un carrefour majeur de la pensée antique », qui apparaît vers le iv^e siècle avant J.-C., trouve son accomplissement dans les mythes de Plutarque, et se retrouve de manière édulcorée dans les œuvres littéraires de l'Antiquité tardive ; mais même avec ce relatif affaiblissement, sa présence chez les philosophes néo-platoniciens révèle que la doctrine du purgatoire reste une réalité religieuse forte dans le monde antique.

L'ouvrage commence par un exposé préliminaire qui reprend les éléments du dossier sur l'emplacement de l'Hadès dans la pensée grecque à partir des sources les plus anciennes, Homère et Hésiode notamment, où l'Hadès est chthonien, et reprend le dossier d'un Hadès ouranien, en montrant que la croyance en un Hadès ouranien est installée entre le iv^e siècle avant et le v^e siècle après J.-C. Platon est à cet égard important, et un tableau très clair et très précis (p. 45) présente les diverses interprétations platonisantes de l'au-delà de Platon à Proclus et Damascius en distinguant les trois plans, cosmogonique, éthique et eschatologique. L'auteur rappelle les présupposés de cet Hadès ouranien, présupposés à la fois cosmologiques (un lieu de séjour pour les âmes) et cathartiques (la purification des âmes désincarnées) avec un examen détaillé des termes utilisés pour la purification dans ce contexte, et un classement des sources du corpus selon la cosmogonie sous-jacente de chaque auteur classé dans l'ordre chronologique ascendant d'après le citateur (p. 72s.). Le livre est ensuite divisé en trois parties. Dans la première partie, l'auteur traite de la doctrine du purgatoire, l'Hadès dans l'ancienne Académie platonicienne – dans les œuvres d'Héraclide du Pont, Xénocrate et Philippe d'Oponte en particulier – et dans le stoïcisme : il retrace ainsi de manière fouillée l'évolution de cet au-delà depuis l'ancienne Académie de Platon jusqu'au stoïcisme, dont il conclut que celui-ci n'envisage pas vraiment l'Hadès céleste comme un lieu de purgatoire. La deuxième partie est consacrée à la place de l'Hadès céleste dans l'œuvre de Plutarque de Chéronée, puis à la question du purgatoire dans les œuvres de Cicéron, de Virgile, de leurs interprètes néoplatoniciens latins, pour s'achever sur le purgatoire aérien dans l'hermétisme et le gnosticisme. Dans son examen de Plutarque, il examine le mythe du dialogue *Le visage qu'on voit apparaître dans l'orbe de la lune* (940F-945D), et montre que si Plutarque tient une place essentielle dans la promotion de l'idée d'un purgatoire ouranien, il a une dette importante envers les Académiciens, et y apporte des nouveautés. A. Mihai examine ensuite dans cette deuxième partie le purgatoire chez Cicéron (la *République VI, le songe de Scipion*) et Virgile (*l'Énéide la catabase* du livre VI) avec cette particularité que l'auteur inclut dans son étude l'histoire des interprétations qui ont façonné ces œuvres tout au long de l'Antiquité chez les néo-latins. La troisième et dernière partie, intitulée *Du Ciel à la terre*, traite, dans un premier temps, de l'Hadès dans les *Oracles chaldaiques* et l'exégèse néoplatonicienne et, dans un second temps, de sa place dans les écrits de Proclus, en particulier dans son *Commentaire à la*

République de Platon. Une conclusion générale propose d'importantes pistes de réflexion sur l'héritage du purgatoire païen dans la pensée chrétienne. Deux précieuses annexes complètent le travail : 1) Témoignages ponctuels sur l'Hadès céleste ; 2) Traduction et commentaire : Philopon, *In Meteor.*, p. 116.36-p.118.26 (Hayduck). L'auteur distingue trois lieux pour l'Hadès céleste selon les auteurs : 1) la Voie Lactée, ou un espace situé entre la terre et le soleil (Héraclide du Pont, Jamblique), 2) l'espace entre la lune et la terre (les Académiciens, les stoïciens, Cicéron, Virgile, Plutarque, les écrits hermétiques) 3) l'espace entre la sphère des fixes et la terre (ou la lune) (Numénius et les néoplatoniciens latins). Ce sont huit siècles de philosophie et de religion antiques qui sont ainsi maîtrisés, analysés de manière impressionnante ; A. Mihai y montre de manière nouvelle l'entrecroisement de deux conceptions du purgatoire, la conception païenne et la conception chrétienne. L'originalité du sujet, la nouveauté de nombreux développements sur des points difficiles, l'ampleur chronologique de l'étude, la diversité des auteurs et des documents analysés font du livre un ouvrage qu'on lit avec un intérêt soutenu, par les enjeux scientifiques qu'il met au jour dans une démarche qui associe littératures grecque et latine, philosophie, religion, étude des mentalités, par le rapport établi ici entre Antiquité païenne et Antiquité chrétienne.

C'est à un autre type d'espace, sur la terre même cette fois, que s'intéresse le livre *Les baux ruraux en Grèce ancienne : corpus épigraphique et étude* qui reçoit également le prix de l'Association, publié par Mme Isabelle Pernin, maître de conférences d'histoire grecque à l'Université d'Aix-Marseille en 2015. Son ouvrage est l'aboutissement d'un courant de recherches sur les *Problèmes de la terre en Grèce ancienne*, suivant le titre du recueil d'articles autrefois réuni par M. Finley, courant qui a largement inspiré les savants français, à Paris et à Lyon, à commencer par G. Rougemont lui-même, en tant qu'auteur et en tant que directeur de travaux. Après la publication par J. Game en 2008, dans la même collection de la MOM, du recueil des *Actes de vente dans le monde grec*, il restait parmi les documents relatifs à l'économie foncière à réunir un autre ensemble majeur – et beaucoup plus important par sa taille –, à savoir celui des baux ruraux. Le nombre même des documents, leur dispersion géographique, chronologique et bibliographique et le caractère souvent technique de textes rarement traduits justifiaient la constitution d'un recueil thématique, parmi les quelques corpus de ce genre qu'il est encore utile de réunir pour l'histoire grecque. Ce recueil maintenant exhaustif compte au total 259 textes ou extraits de textes édités suivant les meilleures normes (lemmes, notes critiques). Ces éditions sont toujours pourvues d'une traduction, laquelle est placée judicieusement en vis-à-vis chaque fois que cela était possible, et elles sont quelquefois accompagnées d'illustrations, qu'il s'agisse de photographies des pierres ou de la reproduction d'archives, celle de l'Académie de Vienne qu'Isabelle Pernin est allée consulter. Le tout a été magnifiquement composé et imprimé par les soins de la Maison de l'Orient à Lyon. La table des matières et la liste des textes, l'une et l'autre parfaitement détaillées, permettent de se retrouver aisément dans les principaux groupes de textes, disposés dans l'ordre habituel des recueils épigraphiques : d'abord Athènes (19 textes, dont les baux des *orgéons*, le contrat d'Aixonè, etc.) ; Thespies en Béotie ; Délos (90 numéros, depuis la 1^{re} domination athénienne jusqu'à la seconde) et le groupe le plus nombreux, comptant 117 n^{os}, celui de la Carie, autour de Mylasa et des sites voisins (Olymos, le sanctuaire de Sinuri, Hydaï) ; enfin, le n^o 259 n'est autre que le fameux acte de location des terres de Dionysos et Athéna à Héraclée de Lucanie, qui compte 111 lignes. Chaque groupe important de textes est accompagné d'analyses d'ensemble et de tableaux récapitulatifs, par exemple sur les baux de Thespies, la pratique locative à Délos durant les trois périodes différentes de son histoire, etc. Grâce à ces belles études régionales, il devient désormais aisé de lire des ensembles documentaires, tels ceux de Délos et de la Carie, qui peuvent paraître rebutants ou abscons à l'historien et à l'helléniste généraliste. Ainsi, ce recueil est déjà devenu un instrument de travail absolument indispensable, à la fois pour les spécialistes d'histoire grecque, pour les étudiants et pour les historiens d'autres civilisations et périodes, qui pour la première fois, grâce aux traductions, auront accès à cette documentation quelque peu méconnue. Les commentaires sont particulièrement détaillés, et étayés de nombreux renvois aux autres sources écrites, qu'il s'agisse des auteurs ou des papyrus. Le recueil se termine par une concordance avec les éditions antérieures, un index des noms de personnes, non pas regroupés pêle-mêle, mais ordonnés par cités, un exhaustif « index des mots grecs » présentant les mots dans leur contexte et un index thématique. L'ouvrage

n'est pas seulement un remarquable recueil de textes d'un grand intérêt historique : l'auteur a en effet couronné l'ouvrage par une dense et ample synthèse, qui examine les aspects institutionnels de la pratique locative (identité des bailleurs, procédures d'adjudication, etc.), les structures agraires (bâtimens, terrains, modes de faire valoir des terres, type de cultures) et le rôle économique et social de la pratique locative. Ce livre est d'ores et déjà un instrument indispensable à tous ceux, hellénistes ou non, qui s'intéressent à l'économie rurale et aux campagnes antiques.

Si la terre est un enjeu dans les baux ruraux en Grèce ancienne, elle joue également un rôle important dans les théories médicales qui sont examinées dans l'Anonyme de Londres dont Antonio Ricciardetto nous présente une magnifique édition dans la CUF, et qui obtient le prix Zographos : le corps comporte en effet un élément terreux, soulevé par l'âme et par le souffle, qui est léger (p. 45). C'est la théorie d'un médecin qui est exposée là, et cette édition critique d'un papyrus médical du 1^{er} siècle après J.-C., un volume de 500 pages, est la première traduction française du plus célèbre des papyrus découverts actuellement sur la médecine grecque ancienne. Ce rouleau, le plus long matériellement (plus de 3 m.) contient 39 colonnes comportant entre 39 lignes et 59 lignes ; deux colonnes manquent au début mais la fin est complète, et ce texte a été rédigé par une même main. Il est actuellement découpé en 11 morceaux que l'on ne peut consulter qu'un seul à la fois et A. Ricciardetto a consulté chacun deux fois : c'est dire l'importance de son travail. Le papyrus faisait partie d'un lot comportant notamment la *Constitution d'Athènes* d'Aristote, et d'autres textes (Hypéride, Démosthène, Isocrate, *les Mimes* d'Hérodas), lot découvert en 1888 et acquis par le British Museum : le texte fut publié en 1893 par H. Diels, sans traduction, et après une traduction allemande en 1896, la Loeb donna une traduction en anglais en 1947 par W.H.S. Jones, éditeur d'Hippocrate ; Daniela Manetti publia en 2011 une édition chez Teubner, et Antonio Ricciardetto a tiré le plus grand profit des travaux de cette spécialiste d'Hippocrate. Antonio Ricciardetto publie avec cette édition la première traduction française, dans une édition savante et critique dont le texte a été entièrement réexaminé, avec une introduction développée de 152 pages et des notes critiques et grammaticales très denses. Ce texte présente une partie doxographique qui avait surpris, car Aristote y attribuait à Hippocrate la théorie selon laquelle les maladies étaient attribuées aux résidus provoquant des vents, ce qui faisait du traité *des Vents* un traité hippocratique authentique, Hippocrate se rangeant alors du côté des médecins rapportant les maladies aux résidus dans le corps (*perissomata*). Mais la traduction d'Antonio Ricciardetto, qui respecte autant qu'il est possible les lignes du texte grec, permet de suivre le cheminement de la pensée de l'auteur et permet de cerner la pensée d'un médecin du 1^{er} siècle après J.-C., et non pas celle d'un médiocre copiste : la partie doxographique n'est qu'un élément d'un ouvrage plus vaste, avec une partie sur les définitions, une partie étiologique, où figure la doxographie sur Hippocrate, mais aussi une vingtaine de médecins qui ne sont pas autrement connus, et une partie physiologique qui nous donne des renseignements précieux sur des médecins hellénistiques peu étudiés, comme Hérophile, Erasistrate ou les Empiriques. Dans cette troisième partie, l'auteur traite de la composition du corps, composé de parties simples homéomères, et de parties composées anhoméomères, traite de l'*oikonomia* du corps en insistant sur les émanations du corps (*apophorai*) et sur les apports de matière, matière double, comprenant l'air (*pneuma*) et la nourriture (*trophè*), avec, à l'origine, non une divinité, mais une nature, *phusis*, qui ménage l'appétit pour sauvegarder l'équilibre entre les pertes et les apports, avec des pores par où la nourriture circule, et cela chez les êtres les plus petits comme les plus grands. L'éditeur publie et traduit en outre tous les textes qui figurent au recto et au verso du papyrus, y compris la copie d'une lettre de Marc-Antoine au *koinon* des Grecs d'Asie. La notice, particulièrement fouillée et détaillée, ne laisse rien dans l'ombre, que ce soit la découverte du papyrus, sa passionnante description bibliologique et paléographique (support, écriture, abréviations, ponctuation, additions), la langue et l'orthographe, et surtout son contenu, avec notamment des notices très précieuses sur les médecins mentionnés et sur leurs conceptions médicales théoriques et pratiques, et la doctrine de l'auteur, la nature et les objectifs des textes contenus dans le papyrus, et les étapes de la recherche moderne. L'ensemble est complété par des notes critiques et grammaticales très importantes et éclairantes, une double bibliographie (éditions et traductions d'auteurs anciens ; études et commentaires), un index des noms propres grecs puis français, un index des mots grecs et des

termes français. C'est dire à quel point cet ouvrage constitue un monument désormais fondamental pour notre connaissance des théories médicales et de la médecine au 1^{er} siècle après J.-C.

Plutarque, lui aussi un auteur du 1^{er} siècle après J.-C., réfléchit quant à lui sur la *manière dont le jeune homme doit recevoir les poèmes*, et dans un souci de classement comparable à celui du médecin, il range le lectorat de la poésie en trois catégories : ceux qui s'intéressent à la beauté morale et à la valeur éducative de la poésie – comme Plutarque lui-même (*philokalos*) –, ceux qui privilégient l'approche narrative (*philomuthos*), et ceux qui privilégient l'approche rhétorique (*philologos*) : or c'est précisément ces deux dernières approches, issues du Péripatos, qu'étudie en partie Elsa Bouchard, qui enseigne la langue et la littérature grecques à l'Université de Montréal, dans son ouvrage *Du Lycée au Musée. Théorie poétique et critique littéraire à l'époque hellénistique*, et qui obtient le prix Reinach. Ce livre de 350 pages est issu de sa thèse, soutenue en 2012 à la Sorbonne sous la direction de M. Paul Demont. Le sujet traité est complexe : il s'agit, comme le titre l'indique, de montrer que la pratique exégétique d'Aristarque obéit à des règles puisées à l'herméneutique du Lycée – celle d'Aristote, de ses collègues et de ses successeurs péripatéticiens. Dans son énoncé, la thèse n'est pas entièrement neuve ; elle fait même écho à une affirmation célèbre de Wilamowitz : « *die Alexandriner folgen in der Kunstlehre den Peripatetikern* ». La question avait pourtant été laissée de côté par la critique. Mais les nombreuses études récentes sur les corpus de scholies de l'époque hellénistique et romaine, sur l'histoire du premier Péripatos et des réseaux lettrés alexandrins, invitaient cependant à se pencher sérieusement, à nouveaux frais, sur la question, ainsi que le fait brillamment le livre d'Elsa Bouchard. Pour cela, Elsa Bouchard a recouru à la méthode suivante : elle a cherché à isoler des éléments-clés de la poétique aristotélicienne, à établir leur singularité à l'époque d'Aristote (c'est-à-dire, essentiellement, par rapport à Platon), pour les retrouver chez Aristarque et, finalement, souligner leur singularité à l'époque de ce dernier. Il ne s'agit pas pour autant de repérer telle ou telle similitude particulière, un point précis d'interprétation d'Homère par exemple, mais la démonstration se focalise plutôt sur deux thématiques très générales. Tout d'abord, la singularité des Péripatéticiens et d'Aristarque dans le refus de l'allégorisme d'une part, du littéralisme d'autre part. En second lieu, leur même conception de la voix poétique, c'est-à-dire leur idéal commun de retrait du moi du poète, au profit d'une *mimêsis* de la polyphonie. L'ouvrage s'articule autour de ces deux grands volets, eux-mêmes déployés selon deux sous-axes : Aristote et ses disciples d'un côté, Aristarque de l'autre. Le sujet est difficile, et il fallait donc beaucoup d'audace pour espérer en venir à bout comme Elsa Bouchard y est parvenue. Elle a su combler les lacunes de notre information, exhumer les relations cachées entre différents corpus, faire parler des bribes de textes, scholies mystérieuses, laconiques, rébarbatives. L'ouvrage est clair, incisif, informé. Le grec est maîtrisé, la présentation systématique de bonnes traductions françaises rend la lecture aussi aisée que possible. La citation en français de textes peu connus et difficiles d'accès, encadrée par des commentaires qui expliquent les enjeux et le contexte de ces discussions de professeurs, rend un grand service aux études historiques, littéraires et philosophiques. Nous sommes véritablement dans l'atelier exégétique des Péripatéticiens, et leur pratique concrète des textes, en-deçà, mais, à vrai dire, aussi *au-delà* des théorisations intimidantes de la *Poétique*. L'ouvrage est ainsi construit en 7 chapitres. Le chapitre 1 « Prolégomènes : les sources de la critique ancienne » pose les termes du problème et de la question évoquée, notamment à travers le sort de la bibliothèque d'Aristote et de Théophraste ; le chapitre 2 évoque les trois approches distinguées par Plutarque : l'approche de ceux qui cherchent, comme lui, dans la poésie la beauté morale ; ceux qui s'y intéressent au récit (*philomuthos*), et ceux qui s'y intéressent à la langue (*philologos*) ; elle étudie la rupture entre ceux qui appartiennent à une tradition allégorique, où l'obscurité véhicule certaines vérités, et l'approche rhétorique d'Aristote et d'Aristarque, qui valorisent la clarté. Le chapitre 3 montre comment le Péripatos rejette ou critique l'interprétation allégorique. Le chapitre 4, souligne l'originalité d'Aristarque par rapport à ses contemporains, entre réalisme et allégorisme. Le chapitre 5 est particulièrement important, puisqu'il analyse les critères poétiques essentiels que sont pour les péripatéticiens la *mimêsis*, qui permet à la poésie une place autonome dans le champ du discours, et l'importance du *muthos*, qui la distingue du discours rhétorique et du discours historique. Après cet examen de la

conceptualisation aristotélicienne, Elsa Bouchard examine dans le chapitre 6 la polyphonie des voix poétiques et l'idéal du poète absent de son œuvre, et le rapport entre l'œuvre et le poète. Le dernier chapitre étudie la relation entre narrateur et personnages chez Aristote et Aristarque, qui se différencient de l'attitude générale de ne pas distinguer le poète des paroles et des idées exprimées par ses personnages : Elsa Bouchard y examine de près l'origine de formules comme celle de Porphyre, *luis ek tou prosôpou*, ou le contraste entre l'omniscience du narrateur et le savoir partiel des personnages : ainsi elle explique la raison fondamentale de plusieurs *zêtemata* présents notamment dans les scholies, et parfois surprenants pour le lecteur moderne, habitué à ces distinctions. Elsa Bouchard montre ainsi comment le Péripatos a permis de dégager la nature de la poésie comme catégorie de discours, avec une reconnaissance de sa nature singulière qui suscite un type d'interprétation adapté : ce livre est ainsi éclairant en montrant surtout qu'Aristarque est proche de la théorie péripatéticienne, dans une tradition d'exégèse anti-allégorique, et plaide pour une transmission de travaux de poétique des péripatéticiens aux Alexandrins. L'ouvrage d'Elsa Bouchard déploie ainsi, à chaque page, sur des niveaux multiples et imbriqués, un très grand sens de l'argumentation, un art de la nuance remarquable.

C'est un autre aspect de l'école péripatéticienne, plus abstrait, qu'étudie le livre de Gweltaz Guyomarc'h, maître de conférences à l'université de Lyon-III, *L'unité de la métaphysique selon Alexandre d'Aphrodise*, qui obtient le prix Zappas ; l'ouvrage est la version remaniée d'une thèse de doctorat en co-tutelle de l'Université de Lille III et de l'Université de Liège, soutenue en 2012 sous la direction de M. Crubellier et d'Annick Stevens et qui est la première thèse de doctorat consacrée en France à Alexandre d'Aphrodise ; il a pour objet principal le rôle qu'a joué Alexandre d'Aphrodise, le commentateur d'Aristote des II^e-III^e s. de notre ère, dans la constitution de la notion de la métaphysique. Le livre soutient que, par-delà Aristote, la notion de métaphysique a été développée, unifiée et à bien des égards constituée dans la tradition péripatéticienne postérieure et que, en commentant l'ouvrage d'Aristote connu sous le titre de *Métaphysique*, c'est Alexandre d'Aphrodise qui a dégagé l'unité de la métaphysique. L'ouvrage s'inscrit ainsi dans une tradition d'exégèse des travaux d'Alexandre et d'interprétation de son rôle historique, inaugurée par des travaux pionniers de Paul Moraux et de Robert Sharples, et développée récemment dans les ouvrages novateurs de Maddalena Bonelli (2001) et de Marwan Rashed (2007, 2011). Le problème de la notion de métaphysique est que le terme n'est pas d'Aristote, et que l'on s'interroge sur l'unité de l'ouvrage qui porte ce nom : l'ouvrage classique de Pierre Aubenque, *Le Problème de l'être chez Aristote* (1962), a questionné l'unité de la métaphysique d'Aristote, qui hésiterait ou balancerait entre une « métaphysique générale » ou « science de l'être en tant qu'être », et une « métaphysique spéciale » ou théologie, et cette tension entre ces deux sens de la métaphysique se retrouve dans l'interprétation qu'en donne Alexandre d'Aphrodise. Dans son ouvrage de 2001, *Alessandro di Afrodisia e la metafisica come scienza dimostrativa*, Maddalena Bonelli avait montré qu'Alexandre comprenait la métaphysique comme une science démonstrative sur le modèle des *Analytiques* mais qu'Alexandre reproduisait l'oscillation d'Aristote entre les deux sens de la métaphysique. Gweltaz Guyomarc'h soutient, de son côté, qu'Alexandre a en fait cherché à unifier la métaphysique aristotélicienne – à la fois l'ouvrage qui porte ce nom et la science qui y est décrite ou recherchée. Il souligne notamment qu'Alexandre est peut-être le premier à employer le syntagme de « métaphysique » non seulement comme titre de l'ouvrage d'Aristote, mais aussi, au moins une fois, comme nom commun, dans son *Commentaire des Topiques* (cf. p. 65-66). M. Guyomarc'h montre qu'Alexandre d'Aphrodise cherche à interpréter Aristote par Aristote, et fait de la métaphysique à la fois une science universelle et une science première, qui a trois objets principaux : l'être en tant qu'être, la substance et le divin. Il montre comment ces trois objets sont articulés à l'intérieur de l'édifice construit par Alexandre à partir des matériaux aristotéliciens. Ainsi, comme le soutient l'auteur, « Alexandre se distingue des interprètes contemporains pour lesquels, par exemple, ontologie et théologie forment deux sciences distinctes » (p. 299). À l'inverse, il se distingue de ceux qui unifient l'être en tant qu'être et le premier moteur divin en les identifiant l'un à l'autre. M. Guyomarc'h démontre que pour Alexandre, l'unité de la métaphysique d'Aristote consiste dans l'unité d'un projet qui se propose d'être la science des premiers principes et des premières causes de l'être en tant qu'être, sans abandonner le projet d'une enquête

universelle sur l'être en tant qu'être. L'étude de l'être en tant qu'être renvoie à celle de ce qui est le plus être, la substance, et celle de la substance à celle de ce qui est le plus substance, la substance première, selon une hiérarchie structurante qui est aussi une hiérarchie causale. L'unité de la métaphysique ainsi défendue par Alexandre présente ainsi deux caractéristiques importantes : une relative « platonisation » d'Aristote qui consiste à théologiser la pensée d'Aristote sur l'être, et un « principe de causalité du maximum », c'est-à-dire une systématisation des relations causales.

L'ouvrage est divisé en 3 chapitres, où l'on suit cette démonstration pas à pas : (1) Alexandre, philosophe et exégète ; (2) la métaphysique comme science universelle et première ; (3) les objets de la métaphysique. En ce qui concerne le texte du commentaire d'Alexandre, l'auteur a confronté l'édition de Hayduck avec les manuscrits dont celui-ci n'a pas tenu compte, le *Laurentianus Plut.* 85, 1 mais aussi le *Parisinus gr.* 1876 et le *Monacensis gr.* 81 : il s'est ainsi donné les moyens de faire accomplir des progrès à notre connaissance de la tradition textuelle du commentaire d'Alexandre, et non pas seulement à son interprétation philosophique et historique. Cet ouvrage constitue donc un élément essentiel dans les progrès de notre connaissance de la notion de métaphysique et de son histoire.

Mais la pensée antique ne se perçoit pas seulement à travers les textes, et le livre de Mme Albana Méta *Le monnayage en argent de Dyrrachion, 375-60/55 av. J.-C.*, École française d'Athènes, Recherches archéologiques franco-albanaises, qui obtient le prix Delepierre, également issu d'une thèse soutenue en Sorbonne, en donne la démonstration : car la monnaie révèle aussi un monde politique et social sur lequel nos textes sont parfois presque muets. Dyrrachion – l'Épidamne de nos textes grecs classiques – fut une colonie corinthienne fondée à la fin du VII^e siècle, aujourd'hui en Albanie. Le travail est divisé en deux parties. Dans la première, « catalogue », l'auteur constitue le corpus par groupes et émissions, et par coins des monnayages d'argent successifs de la cité : statères de type corinthien d'abord, puis statères de types corcyréens (vache allaitant son veau) puis des drachmes et hémidrachmes de même type : l'auteur y réunit les monnayages des plus importantes collections mondiales, de Tirana, mais aussi de pièces de trésors et des catalogues de vente et des collections privées. La deuxième partie, intitulée « étude de numismatique et d'histoire », partie la plus importante, est divisée en 4 chapitres, où sont étudiés les apports de cette documentation à l'histoire intérieure et extérieure de la cité ; la source numismatique est à cet égard essentielle, l'épigraphie de cette cité étant très pauvre, et celle-ci n'étant mentionnée que lorsqu'elle fut mêlée aux grands conflits du temps : guerre du Péloponnèse, intervention romaine, guerre entre César et Pompée. Ce sont les types de monnaie qui organisent chacun des chapitres, et nous permettent de suivre l'histoire de la cité. Dyrrachion a vécu une histoire parallèle avec Apollonie, et les deux cités ont frappé leur monnayage d'argent aux mêmes types et aux mêmes poids, mais A. Méta montre qu'il n'y a aucune preuve d'un quelconque traité d'alliance organisant cette coopération monétaire, Dyrrachion frappant trois fois plus d'argent qu'Apollonie ; Apollonie a d'ailleurs fini par se mourir. Albana Méta montre que la première monnaie de Dyrrachion est de 480, avec des statères marqués d'une massue, Héraclès en étant le fondateur mythique, et de la lettre Epsilon, initiale de la cité : cette monnaie fut peut-être frappée à Corinthe sur du métal fourni par la cité pendant la guerre contre le Perse. C'est ensuite dans le monnayage frappé par Corinthe et ses alliés pour soutenir l'expédition de Timoléon en Sicile à partir de 344 que l'on retrouve des monnaies de Dyrrachion en nombre important : Albana Méta prouve que ces statères ne constituent pas le premier monnayage de Dyrrachion, antérieur aux statères à types corcyréens. La cité a donc utilisé parallèlement deux monnayages aux types et aux poids différents : le monnayage de type corcyréen (une vache allaitant son veau) fut utilisé dans les relations avec les Illyriens, relations anciennes, mais où la monnaie devenait un moyen de payer la solde lorsque se développa en Illyrie des forces d'hoplites armés d'une cuirasse grecque, ainsi que le montre A. Méta. Un épisode très intéressant se situe alors, avec le roi illyrien Monounios, chef de guerre dont le titre de Basileus se trouve sur les monnaies, et qui sur certaines émissions de statères de types corcyréens se présente comme un monétaire de Dyrrachion, ou associe son nom à celui de la cité. C'est là le dernier exemple de statères à la vache allaitant. Dyrrachion inaugure alors des drachmes aux mêmes types, complétées par des bronzes, statères et drachmes ne circulant jamais ensemble, car il s'agit de deux monnayages différents, où Albana Méta distingue 5 phases

de l'histoire de la cité jusqu'à la guerre entre César et Pompée. Parmi d'autres points importants, Albana Méta montre comment ces drachmes comporte deux noms, l'un au nominatif gravé au droit, un chef politique, l'autre au génitif gravé au revers, celui qui se chargeait du travail du métal, et elle montre que plus le volume de métal frappé est important, plus le nombre de techniciens est important, pour éviter de confier trop de métal à un même homme. Un tel ouvrage montre tout ce que la numismatique peut apporter à la connaissance de l'histoire d'une cité dont l'histoire est par ailleurs difficile à cerner avec précision.

Archéologie, épigraphie, études des textes s'associent dans le très beau livre que récompense le prix Desrousseaux, attribué à Adrian Robu pour son ouvrage de plus de 550 pages, *Mégare et les établissements mégariens de Sicile, de la Propontide et du Pont-Euxin. Histoire et institutions*. Il s'agit de la version remaniée de sa thèse dirigée par D. Knoepfler à Neuchâtel et A. Avram à l'université du Maine, et soutenue en 2008. L'ouvrage de 550 pages, 5 cartes, 9 planches en couleur, comporte une bibliographie immense de 71 pages où sont également mentionnés des ouvrages en russe, en roumain et en bulgare, plus 46 pages d'indices répartis entre sources épigraphiques et littéraires, index géographique et prosopographique, index thématique : il est clair que ce livre constitue d'ores et déjà une somme indispensable. Les recherches historiques ont longtemps séparé l'histoire politique de la cité archaïque, connue essentiellement par les poèmes de Théognis et les mentions de la tyrannie de Théagénès, et les fondations de colonies, à l'Ouest, en Sicile avec Mégara Hyblaia et Sélinonte, et à l'Est, avec Chalcédoine et Byzance dans les détroits, et Héraclée du Pont et Mesambria en Mer Noire. Mais l'approche depuis plusieurs années a été modifiée par les explorations archéologiques dans les colonies, surtout en Sicile, et par une vision différente de l'histoire de la Grèce archaïque : dans son introduction, A. Robu considère ainsi que la colonisation est liée à l'histoire politique des cités du haut archaïsme, où elle peut servir de solution aux conflits politiques de la métropole, et que réciproquement, la colonie n'est pas en rupture avec la vie politique de sa métropole, avec des arrivées de colons supplémentaires au cours des siècles. L'ouvrage est constitué de trois parties : la partie I traite de Mégare à l'époque archaïque, la deuxième des établissements mégariens de Sicile, de Propontide et du Pont-Euxin, et la troisième des institutions politiques mégariennes, en cherchant les traces de parenté entre les institutions de la métropole et celles des colonies mégariennes. Pour la première partie, le travail est particulièrement délicat, l'archéologie à Mégare ayant été peu développée, et les historiens antiques mégariens n'ayant pas été conservés, non plus que la *Constitution des Mégariens* ; seules restent les *Questions grecques* de Plutarque. La cité aurait été constituée à partir du *synoecisme* de 5 *mèrè* difficiles à localiser ; l'histoire des conflits avec Athènes pour la possession de Salamine est mal connue, de même que le détail de l'adoption d'une constitution démocratique, accompagnée de nombreuses guerres civiles, de l'épisode de la tyrannie de Théagénès, et de bannissements. Ce sont ces luttes politiques qui expliqueraient la fondation de nouvelles cités, bien plus que le manque de terre arable ou une quelconque volonté d'impérialisme maritime.

La deuxième partie présente fondation par fondation, la création de chaque colonie, de la Sicile (Mégara, Sélinonte), à la Propontide (Astacos, Chalcédoine, Sélymbria, Byzance) et à la Mer Noire (Héraclée du Pont, Mésambria). Adrian Robu analyse notamment les rapports avec les locaux, qui le plus souvent donnèrent leur accord à ces colonies, car elles leur ouvraient une voie d'échanges maritimes, les Grecs apportant avec eux des objets jusque-là inconnus : ainsi à Sélinonte trouve-t-on de objets du Languedoc. Il montre en outre que les colonies gardent des liens étroits avec leur métropole, et c'est cet aspect que développe la troisième partie, consacrée aux institutions politiques mégariennes dans toutes les cités de création mégarienne. Adrian Robu part ici beaucoup de l'épigraphie, presque entièrement fournie par les colonies mégariennes : il retrouve les mêmes subdivisions du corps civique, les trois tribus divisées en *hékatostyes*, et examine les titres et pouvoirs des magistrats ; il souligne en annexe une coutume funéraire mégarienne consistant à insérer une tablette portant le nom du défunt dans les stèles funéraires, et qui ne se rencontre que dans l'espace mégarien. Un tel ouvrage fait date par son importance et sa vision à la fois précise et synthétique d'un dossier complexe.

La complexité caractérise aussi les fragments du *Poème astrologique* d'Anoubion, que Paul Schubert publie, traduit et annoté dans la CUF sous le titre Anoubion, *Poème astrologique*.

Témoignages et fragments, et qui reçoit le prix Raymond Weil. L'ouvrage est en effet consacré à une des figures emblématiques de l'astrologie gréco-égyptienne, le poète élégiaque Anoubion, originaire de Diospolis Magna (Thèbes), en Haute-Égypte. Ce personnage semi-légendaire, signalé notamment dans les *Homélies* dites de Clément de Rome († 99) et dans les *Reconnaisances* de Rufin d'Aquilée († 410), était actif au début du Principat, ce qui fait de lui le contemporain d'un autre poète astrologue, Dorothée de Sidon, auteur d'horoscopes en hexamètres dactyliques. Le volume renferme l'intégralité des *testimonia* relatifs à Anoubion et à son œuvre, ce qui forme un corpus substantiel, révélateur d'une faveur durable, jusqu'au cœur de la période byzantine (p. 1-57). L'édition des fragments proprement dits (p. 60-108), qui bénéficie d'un apport papyrologique important et récent, est elle-même exhaustive ; elle comprend ainsi des fragments dont l'attribution à Anoubion est possible, sans être assurée (F 11-18). Là où elle offre des parallèles significatifs, la *Mathesis* de Firmicus Maternus a fourni également la matière d'une synopsis. Ce travail s'inscrit dans un regain d'intérêt pour Anoubion suscité par l'identification de cinq nouveaux papyrus élégiaques d'Oxyrhynque, datables des II^e et III^e siècles, que Dirk Obbink a édités en 1999 (P. Oxy. LXVI 4503-4507) et qu'il a intégrés ensuite à son édition des fragments d'Anoubion parue dans la « Bibliotheca Teubneriana » en 2006. À cette redécouverte du poète astrologue, Paul Schubert contribuait lui-même en 2009 par une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : il y signalait un papyrus de Genève (P. Gen. inv. 268), datable du III^e siècle, dont il établissait l'appartenance au même rouleau qu'un papyrus de Berlin publié jadis par P. Schubart (P. Berol. inv. 9587 = P. Schubart 15) ; ce texte additionnel, dont il donnait la même année une réédition dans le volume IV des *Papyrus de Genève* (IV 157), faisait apparaître que le livre dont il était un lambeau était un recueil d'extraits astrologiques, dans lequel des distiques se mêlaient à des hexamètres employés κατὰ στίχον. Dans le long compte rendu qu'il a consacré à l'édition Teubner de Dirk Obbink dans la revue *Aestimatio* en 2010 (p. 127-192), Stephan Heilen montrait de son côté ce que ces six pièces nouvelles révélaient de la structure originelle de l'œuvre d'Anoubion et proposé un réarrangement des fragments (p. 185-189), fondé aussi sur un réexamen complet du principal *testimonium* du poème, le petit traité anonyme d'époque byzantine, Περὶ τῶν πρὸς ἀλλήλους σχηματισμῶν τῶν ἀστέρων ἐκ τῶν Ἀνουβίωνος (T 11 Schubert) ; il faisait également apparaître que ce traité offrait une paraphrase d'Anoubion et de Dorothée en alternance. Dans l'édition qu'il vient de confier à la Collection des Universités de France, Paul Schubert adopte dans l'ensemble les conclusions de S. Heilen. Cela nous vaut un ouvrage magistral, qui colle au plus près de l'actualité scientifique et qu'on peut tenir désormais pour l'édition standard de notre auteur. Chaque pièce du corpus y est éditée avec une grande acribie et une grande prudence. La traduction, soignée et précise, la première en français d'un texte notoirement difficile, ainsi que des notes concises, à teneur essentiellement philologique, nous permettent d'apprécier toute la distance entre les essais d'interprétation des pièces les plus anciennes par A. Bouché-Leclercq (*L'astrologie grecque*, Paris, 1899) et les dernières avancées de la critique. L'ample introduction (p. IX-CXLIV) situe l'œuvre d'Anoubion, ainsi que la typologie des prédictions qui lui sont attribuables, dans la littérature astrologique d'inspiration orientale. C'est à une véritable histoire de la discipline que nous invite la deuxième partie (p. XVI-LX), qui permet à Paul Schubert de poser aussi, chemin faisant, tous les concepts et les éléments de la procédure prédictive, par définition très techniques, nécessaires à la bonne intelligence des *testimonia* et des fragments. Les figures tutélaires de Néchepso, pharaon éclairé de la fin du VII^e siècle, et de son grand-père supposé Pétoisiris, y sont présentées comme les *archégètes* d'un genre qui va se fixer à Alexandrie d'Égypte au milieu du II^e siècle avant notre ère. Le traité qui leur était prêté encore à date impériale et dont Anoubion et Dorothée ont suivi l'autorité, est défini dans ses contours, comme le modèle d'exposition auquel se sont conformés tous les maîtres de l'astrologie, jusqu'à Firmicus Maternus. Dans un catalogue analytique très fouillé, chacune des sources d'Anoubion fait l'objet d'une analyse qui en fixe la place dans le *stemma* ébauché par S. Heilen (p. LX-LXXIII). Enfin, fragments et *testimonia* sont étudiés individuellement dans leur contexte de transmission (p. LXXIX-CXIX) ; une large place a été accordée aux papyrus nouveaux et en particulier à l'unité bibliologique que forment les papyrus de Genève et de Berlin déjà cités. Les pages que Paul Schubert a réservées à ces questions constituent désormais un instrument de travail

fondamental pour qui étudiera à l'avenir le corpus astrologique ; elles ont vocation à compléter et à prolonger la collection réunie dans le *Corpus codicum astrologorum Graecorum*, dont elles élargissent notablement la base manuscrite.

Outre ces magnifiques ouvrages, qui montrent à la fois la vitalité et la diversité des études dans nos disciplines, et qui soulignent l'importance de nouvelles découvertes dans tous les domaines, y compris dans celui des textes et des éditions, l'Association a également reçu plusieurs livres essentiels. Deux actes de colloques : l'un, le XIV^e colloque international hippocratique sur *Hippocrate et les hippocratismes : médecine, religion, société*, organisé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et par Véronique Boudon-Millot, Guy Cobolet, Paul Demont, Alessia Guardasole, Jacques Jouanna et Caroline Magdelaine et publié par Jacques Jouanna et Michel Zink, qui réunit plus de 20 contributions, explore, dans la Collection hippocratique, les différents types de rationalité et les différentes relations au contexte religieux (médecine des sanctuaires, pratiques magiques) et philosophique des V^e et IV^e siècles, ainsi que la transmission et l'interprétation de l'hippocratisme dans la pensée polythéiste comme dans les trois grandes religions monothéistes (juive, chrétienne, islamique) ; mais aussi les Actes du 25^e colloque de la Villa Kérylos (3-4 octobre 2014) sur *La Grèce et la guerre*, publié par Philippe Contamine, Jacques Jouanna et Michel Zink en 2015, qui réunit 14 contributions qui vont de la Grèce antique à la Morée des chevaliers français en passant par la période romaine. Un autre ouvrage porte sur la vermine de l'Antiquité au Moyen-Âge et à l'époque moderne, par Franck Collard et Evelyne Samama (*Poux, puces, punaises, La vermine de l'homme. Découverte, descriptions et traitements. Antiquité, Moyen Âge, Époque moderne*, Paris, L'Harmattan, 2015), et nous avons également le très beau travail d'édition de Benoît Laudenbach, *Géographie Livre XVII, 1^{re} partie : l'Égypte et l'Éthiopie nilotique* paru dans la CUF, ou l'édition nouvelle, revue et complétée, du livre de Monique Trédé-Boulmer, qui fut notre présidente, *KAIROS. L'à-propos et l'occasion. Le mot et la notion, d'Homère à la fin du IV^e siècle avant J.-C.*, Préface de Jacqueline de Romilly, Édition revue et complétée, Paris, Les Belles Lettres, 2015. Daniel Arnould, récemment disparu, ancien professeur d'université en sciences économiques à l'université de Nancy 2, et devenu auteur, par passion de l'Antiquité, d'une thèse publiée récemment *Les figures du destin dans l'épopée antique gréco-latine*, Paris, L'Harmattan, 2016 nous a également offert la publication de sa thèse, faite par amour pour le grec. Michel Fattal nous a également offert deux livres qu'il vient de publier : *Du bien et de la crise. Platon, Parménide et Paul de Tarse*, Paris, L'Harmattan, 2016, et *Du logos de Plotin au logos de saint Jean : vers la solution d'un problème métaphysique ?*, Paris, Les éditions du Cerf, 2016. La moisson d'ouvrages offerts est cependant moins riche cette année, beaucoup d'éditeurs se contentant d'envoyer un seul exemplaire pour la REG, signe de temps de restriction qu'il nous faudrait pallier.

Parvenu au terme de ce rapport, qui nous a fait parcourir le large spectre de nos études et de leurs instruments d'analyse, je remercie tout particulièrement les membres de la commission des prix, et le travail des rapporteurs, qui nous permet d'établir ce rapport, ainsi que les membres du bureau et notre président Laurent Dubois, pour sa présence et ses conseils précieux. Le palmarès de cette année, commencé dans les hauteurs célestes de la Voie Lactée, s'achève ici sur un Poème astrologique dans une configuration du meilleur augure : ne lit-on pas, dans les témoignages sur Anoubion, que « le Soleil dans les domiciles ou les confins de Mercure produit des gens très instruits, efficaces, des initiés, des enseignants ... » (p. 55, n°49) ? Souhaitons que nos études soient placées sous le signe du Soleil dans les domiciles ou les confins de Mercure.